

**Tarek Essaker**

# **Ô GAMRA**

## **Parole blessée**

*L'imposante et digne parole de dieu a balayé les doutes, les peurs et les incertitudes, a découpé dans la chair de la parole et du corps l'expression initiale et libre du désirable, disait Beya.*

*La présence divine justifiée dans le souffle, dans le geste intérieur du dit, le clôture définitivement.*

Le dit obéissant et soumis.

*Dieu avait dit à son prophète de lire, lire le dit de Dieu, il n'existe d'autre lumière que dans la parole de Dieu dite par et pour lui, disait l'homme de religion.*

*Par le souffle et donc la parole de dieu, corps et conscience, dans le silence et la prière, refoulent, réfutent, acceptent, se déchirent, se soumettent puis tracent dans la spoliation le vide sacré, renchérissait Alem le Fou.*

*Toute parole est insuffisante,  
si on laissait la parole raconter sa propre géométrie,  
elle tracerait son portrait et le vide qui s'y mire, ajouta Beya.*

Se dressant, Alem traça les mots que Beya venait de réciter :

*Le corps intériorise ses insuffisances, ses lacunes, censure ses propres gestes et dilapide ses expressions les plus libres, il se nourrit de la haine de la chair et de la sacralisation de la parole.*

*Il cisèle ses propres contours et organise son propre meurtre.*

Alem avait inscrit cette citation à l'aide d'un morceau de charbon comme à l'accoutumée sur la tombe d'un jeune garçon mort avant de naître.

Beya disait : *Ce jour est celui où la parole se soulèvera contre tout pouvoir. Sache homme que ce sera un soleil véritable, ni astre, ni jour, ni autre, ni âme ne s'ensuivront.*

*Quant à la foi et les croyances, le repentir et le péché, ils seront une marque d'ignorance.*

*Toutes les lumières sont devenues une, répondit-il.*  
Et il ajouta : *C est vers lui que vous serez tous ramenés.*

Sa parole fut suivie d'un brouhaha amusé. Tourné en dérision par Alem qui, d'un air distant, devint le corps et le temple de la malédiction, se frappant la poitrine et la tête, se tirant les cheveux, prêt à inscrire des phrases entières sur les murs du village.

Il récitait d'une voix sans relâche :

*Âmes languissantes, lumière d'abîmes  
peines chuchotantes, vagues mots scellés,  
ombres féminines enneigées se déroband dans un miroir brisé,  
nudité des corps saignants sous un voile d'aube légère,  
accueillir ma main, elle vous attend.*

## Le non lieu

*Le silence sème dans les mots des silences  
invisibles  
mot sur mot  
silence sur silence  
ainsi se prépare le livre à mourir,  
disait Lola Beya, la poétesse.*

*Absence sur absence, présence suit présence  
en vis-à-vis,  
nous demeurons un visage aux multiples pages,  
hurlait Alem le fou.*

C'est seulement quand la lune éclôt, que la parole se pare de la mort, qu'Alem court dans les rues, traverse les signes et greffe des mots sur les murs des maisons.

*Cette écrasante écriture est une présence, miroir de notre infinie absence, elle nous abandonne à l'infini oublié, avait murmuré Lola Beya.*

*A l'instant où la nuit atteint son nom, l'ombre se fait psaume.*

*Effacer davantage, disait Lola Beya, effacer dans la nuit l'effacement. Ce lieu, cette nuit. Instant après instant, l'effacement paraît gagner sur l'ombre de ce qui a précédé.*

Lire dans les visages effacés, les miroirs lisses dont on ne conserve que le reflet.

Un reflet de pénombre, gardé secret par pudeur, confiné dans le silence de l'origine, peut-être même par le truchement de la lecture.

*Entre la blessure et la blessure, il y a ce qui précède l'oubli : tous les visages, le même, notre visage écrit dans son effacement.*

*L'oubli dans la multiplicité des visages qui lui servent d'ornement ne serait que l'éternel regard qu'on s'acharne à fuir, disait l'homme de religion.*

Effacer tous ces visages, cette nuit, ce lieu décousu, précédé d'un avant lieu, d'une nuit à venir et de visages qui ne sont que le regret de tant d'autres.

Réinventer, réécrire cette défectueuse mémoire de l'effacement. Approfondir

l'oubli jusqu'à le rendre une nuit immense. Une nuit dans la nuit. Immortelle nuit du livre où dans l'espace infini délivré des dieux se déploie le texte, le texte de l'effacement.

Celui qui prétend à son origine se crée un temps opposé au temps, un chemin où il perd ses traces, ces mêmes traces incendiées dans les flammes de la blessure.

Blessure nouée à la mémoire.

La douleur devient présence nouée au visage.

La nuit de l'effacement longe les tombes des morts, les morts de l'oubli, retenus dans leur passé par quelques phrases prononcées ici et là.

On sème les mots et, sans le savoir, on conserve par-delà les nuits l'effacement des visages.

On répond du mot, du visage et de la promesse prononcée à la mort.

On garde la blessure dans le lit de l'oubli.

Ainsi on retient l'existence d'autrui pour lecture rassurante qui nous soutient face à l'égarément, au doute et au désespoir.

L'effacement nous limite, l'oubli nous garde déjà où se dessine l'infini.

*Ombre dans l'ombre, disait Alem. Présence d'une page absente, infiniment légère. Le sommet de la nuit à atteindre, un nœud à défaire de son nœud, un mot à épeler dans son ascension vers l'effacement.*

*Au mort sa mort, au vivant sa vie, nul partage.*

*Sur nos lèvres, les premiers mots, sur nos visages la première lueur de la mort, dans nos pas — les premiers — la promesse de mourir, peut-être ne nous préparons-nous pas à la connaissance dans la mort, murmurait l'homme.*

Tout écrit nous propose sa part de l'absence, une fois prononcé, il veille à mourir.

On croit s'emparer de la présence pour effacer l'absence par l'absence.

Dans toute absence, impénétrable absence, se trame une présence imperceptible, inaperçue de tous.

Toute absence nous est familière, impitoyable faiblesse sur laquelle vient se briser la douleur.

Oubliée dans son passé, perdue dans l'immense solitude, elle est un tracé qui se projette dans son propre signe.

La même encre et la même blessure pour la même absence, illisible, ignorée du présent, du passé et du devenir.

Une voix dans la blessure implorant la nuit. Est-ce important de savoir pour quelle raison on part ou on revient ?

Voyage emmailloté, drapé de solitude.

*Que le vent ensemence la terre de parfum et fixe sur les branches du figuier tout rire, protestait Alem tout en enjambant les tombeaux.*

*Il est les arcanes de la tombe, elle est la diagonale, la lecture invisible et la pierre où repose la tête, susurrant l'homme de religion.*

À l'océan s'est mêlée la parole, à ses rivages le sable du soupçon.

Ils resteront suspendus au passage du matin errant.

*Ô absence, ton âge sur mon corps est une douce caresse.  
De mes mains, je t'ai donné le plus lointain souvenir.  
L'ombre du nom auquel suspendues, les syllabes perdent de leur corps.  
Prononcées autrement, ces syllabes cicatrisées donnent naissance à un nom autre, disait Beya.*

*Nom vivant de l'ombre d'un nom. L'origine du nom, murmurait encore le vieil homme.*

Et il ajouta :

*Syllabes harcelant d'autres syllabes,  
nom harcelant le nom, une histoire récitant l'histoire,  
présence qui vide une présence.*

*Une histoire qui demeure au seuil de la parole et au travers de l'errance, rivée au ruisseau des événements. Rien ne peut se répéter... rien ne peut... peut-être que sí..., hurlait Alem.*

*S'adressant au vieil homme Beya disait : le nom contemple de haut la différence, la séparation du nom de son nom, l'entraîne derrière lui, parfois le repousse...*

*L'absence du nom, c'est-à-dire, son retrait ou son invisibilité.*

*Nom à déchiffrer, à reconstituer et un parcours à comprendre.*

Se transporter dans le nom double, qui énonce un horizon doublement confondu. Tant de fois plus ancien que la mémoire, il naît et meurt de la même douleur d'exister.

S'enfoncer dans le parcours de l'absence, préciser son espace et son univers, miroir où brandit la diversité des ressemblances.

*Raconte-nous ta poésie, Beya !* criait Alem.

*J'épinglerai tes mots sur les murs non de ces maisons mais de l'éternité.*

*Chante Beya, nous t'écoutons.*

Sans la moindre expression, Beya continue :

*La lumière succède à la lumière  
et le doute du parcours excelle dans le doute.  
Partir définitivement aspire à l'avènement de l'ailleurs.  
Revenir est-ce une autre approche des ténèbres ?  
Et se dissoudre en soi ?*

*Une tentative désespérée d'accepter son départ ?  
Un départ indéfinissable dans la vérité, habilement livré à la nuit.*

*Ignorer l'origine du départ, l'origine du retour.  
Peuvent-ils être l'ombre où se profile l'absence partagée ?*

*Refuser le matin d'un jour, longtemps attendu, oui longtemps attendu, advient à  
citer sa solitude, à effacer le commencement.*

*Absence et présence ne se réclament-elles pas d'un même départ, disait l'homme  
de religion, de la frontière d'une parole, de l'étrangeté d'une nuit ?*

*Ne sommes-nous pas uniquement un regard,  
invisible, isolé dans son infini territoire,  
comme visage,  
comme songe,  
comme illisibilité,  
un silence, un moyen d'accès vers Dieu.*

*Lieu de retraite, de cri et d'interrogation.  
Lieu de privilège où se blottit le souffle.  
Lieu aride et dévasté d'une existence tronquée.  
Le visage reste la demeure de la non-ressemblance,  
demeure un destin.  
Effacement d'un lieu, lieu lisible au regard,*

*regard réinventé avant d'être nié, concluait la poétesse Beya.*

*À laquelle Alem répondait : La lecture visible d'un visage demeure suspendue entre porte et seuil donnant sur le vide de dieu.*

*Ta poésie, tu me la racontais, mais elle est insuffisante.*

*N'est-ce pas à Dieu que toute chose retournera ! C'est à lui que tout reviendra. Et vous serez ramenés à lui.*

*Sache que le devenir de toute chose la reconduit à Dieu et que c'est à lui qu'elle retourne.*

*Sache femme-poète que Dieu avait dit : « Mourez avant de mourir ».*

*A ton tour, homme, de savoir que les formes ne sont pas un accident et que l'être absolu n'existe pas et n'appartient pas à dieu. Il n'y a pas de monde autre que celui que nous vivons et celui qui est mort n'est plus à ressusciter.*

*La mort ne lui appartient pas et le titre posthume n'est qu'un présage. La personne absente, elle seule, compare le langage du doute avec celui de la certitude. Certes rien n'est concevable ni décrit mais la réalité insaisissable, méconnaissable, ne cessera d'impliquer un monde invisible, disait Lola Beya.*

*J'appartiens depuis et pour toujours à Dieu, rétorquait l'homme.*

## Seul l'arbre le sait

Au village, on connaît tous l'histoire d'Alem, elle est transmise d'une génération à l'autre, aux enfants qui jouent sur la petite place, à la lumière des murs, aux fenêtres, à l'air rare de l'après-midi. Même les feuilles vert pâle des vieux eucalyptus portent la trace d'Alem.

Personne ne l'a jamais vu, ses mots résonnent très proches des oreilles. Ils paraissent provenir des murs et couler des fissures des toits des maisons.

Quand elles entendent ses pas résonner dans le silence flottant, les villageoises préparent chacune le reste de la nourriture et glissent l'assiette par la fente des portes, toujours entrouvertes, comme pour attendre le retour de quelqu'un. On sait qu'il habite la colline dans le cimetière, que son regard n'a pas de regard, mais personne ne sait s'il fait partie du monde des vivants ou de celui des morts.

Seule Lola Beya a pu le rencontrer dans ses promenades solitaires. Un jour où elle s'était retrouvée dans le cimetière, une voix presque humaine s'était adressée à elle : *Vous êtes seule comme la mort, je suis la vie et la mort. Vous ne pouvez ni m'approcher ni me fuir, car je dors dans votre sommeil lourd et je peuple à la fois vos désirs sombres et le vent qui peine à votre éveil.*

*Vous êtes au seuil des nuits étranges où sèchent vos âmes à la vue des mots crus. Je suis le gardien du feu, de la lumière et de vos souffles qui attisent les peurs dans vos invisibles profondeurs.*

*Je suis la déchirure de la terre que les vivants emportent dans leurs saisons absentes. Cependant, ne craignez rien, je suis votre voix intérieure, celle bannie par vous-mêmes et vos semblables vivants. Je marche plus discret que le silence à vos naissances et je bois dans vos mains à votre mort.*

*Je suis Alem, celui qui sait. La nuit suffit à peine à un soupir pour que l'aube murmure déjà au seuil du sommeil. Jadis, j'ai assisté à votre venue au monde ; vous êtes une femme gracieuse et belle. La colline de la mort épargne votre porte, donnez à votre lumière encore de la lumière car votre chemin est aveugle et parsemé d'ombres. Demain passera Yaccoub, le vendeur d'eau, remplissez vos seaux à sa citerne et venez arroser mes morts, ils errent parmi les fleurs de votre corps.*

Dans le village les gens étaient aussi silencieux que les choses, aussi muets que la terre d'argile sèche qui éclate, foulée à chaque pas.

La nuit tombée, les ombres prenaient la relève des corps errants. Le vent sculptait les mots prononcés ici et là qui refusaient de se noyer dans le passé et s'inscrivaient sur les murs des maisons en grandes lettres calligraphiées. On avait coutume de dire que c'était l'œuvre d'Alem le Fou.



Dans les ruelles, la vie tournait le dos délibérément à ses passagers. Discrètement, ils se déplaçaient sans cesse, dans des allées et venues incessantes. En retrait, ils élaboraient des plans, des histoires et vendaient du vent aux barques des nomades.

Quand il sera temps pour la lune de sourire, il n'y aura que le vide. La foule aura disparu. Les hommes auront franchi le seuil d'une autre question et partiront à la rencontre d'autres hasards. Ces hommes pudiques préfèrent la discrétion de l'ombre. D'ailleurs, ils n'y peuvent rien. On dit qu'ils sont muets comme des tombes.

Lola Beya fixait la lune depuis un moment. Elle semblait préoccupée, songeait à l'oubli et remarquait que cette nuit l'intuition scintillante de la mort flottait. Elle en était affligée. Un nom se déployait dans le sentier ombragé qu'était sa mémoire. Il errait dans la brise de ce désert d'exil, il n'arrivait plus à ressusciter.

Elle avait bâti ses espoirs dans le reflet des mirages et ses désirs s'étaient tressés dans ses cheveux d'or juste pour un bref destin.

La mouche ne se perdra pas, elle a senti les odeurs ; le temps de les reconnaître, elle aura quitté le village.

Était-ce un village, une rue ?

Pouvait-on appeler cet espace, entre quelques maisons pas même alignées, une rue ?

C'était un lieu, un lieu non dit. C'était là.

Dès qu'on nommait les choses par le nom qu'elles avaient ailleurs, le mensonge apparaissait. Pourtant, peut-être quelques kilomètres plus loin, dans un autre village, dans un autre lieu, on aurait parlé d'une maison, d'une chèvre, d'un porche, d'une pierre, d'une marche, d'un grain de sable, d'un soleil.

La chaleur écrasante montait. Elle n'écrasait rien. Elle se contentait d'être chaleur. Ni bienfaisante, ni malsaine. Les maisons n'étaient ni blanches, ni solides, ni neuves, ni en ruine. Elles étaient. Rien ni personne ne se nommait. Espérer était la seule raison d'être.

Pas âme qui vive ni même âme qui meurt. Des âmes en mouvement, fermant une porte, puisant de l'eau, se mouvant comme ailleurs, priant comme partout. Sans fonction particulière.

Lola Beya ne savait qu'une chose. Elle était Lola Beya. En cela, elle avait transgressé les lois énoncées mais applicables parce qu'imposées sans exigences.

En cela, Lola Beya était rebelle, vivait et cachait son jeu. Elle n'avait pas d'âge et personne ne s'y intéressait, elle était de ceux qui sont là, des fantômes vivants.

Quand les villageois la croisaient, ils détournaient le regard de peur d'être possédés par son sourire tiède et l'envie de ses mots, au point de perdre leur religion et peut-être même leur corps, au grand délice de Beya.

Selon de mauvaises langues, elle en aurait fait un élixir qui, en le buvant, la rajeunissait.

D'ailleurs, les vieilles personnes, qui ne sont plus de ce monde, disaient qu'elle était enfant d'une nuit fusillée, que sa main était siècle et que le crépuscule poussiéreux sculptait uniquement ses empreintes.

De toute façon, ces histoires n'ont aucune importance pour Beya chez qui les murs respirent une douceur qui immunise de la vieillesse.

Pourtant elle n'avait jamais eu si peur que durant cette nuit-là. Sa mémoire n'avait jamais failli à sa promesse : tout oublier sauf une histoire. Un nom. Le nom d'une personne à qui elle avait promis de ne jamais l'oublier. Un vœu qu'elle avait sculpté de tout son désir. Elle voulait fouiller l'obscur silence de ces murs pour que s'inscrivent des mots qui épelleraient ce nom. Fermant les yeux, elle avait quitté pour un instant le présent pour se rappeler les mots d'Alem le Fou : « *Ma mémoire est corde raide d'où naissent les tissus. De ses fibres surgissent des épées d'or, rançon de ma résurrection. Me viennent les temps tressés de souvenirs. Je remplirai mon étang de larmes brisées.* »

Cette nuit-là, Beya ne cessait de murmurer ces stances :

*L ouverture des pétales  
la forme inachevée de la raison  
la totalité de l'être  
une articulation.*

*J attends,  
j'attends que la nuit  
couche au creux de mes mains*

*je boirai dans ses étoiles  
le sommeil,  
le sommeil qu il faut  
pour marcher*

*marcher au devant,  
la montagne,  
en dedans la douleur des astres*

*marcher, derrière ceux qui reposent  
l'eau de la veille,  
sans mourir jusqu'au figuier  
qui erre,  
soutenant la mémoire du lendemain*

*je marche jusqu'à l'intrigue du devenir  
à l'aube humide de floraison*

*j'attends que le sable atteigne  
la cime de la nuit*

*sous l'aube  
la lumière pleure  
ton rêve encore tiède,  
regarde la brisure invisible,  
si frêle,  
garde ta tristesse dans les plis  
des eaux errantes  
et donne au silence sa résonance*

*la lisière de l'aube t'accueille  
ta bouche dans le creux de la clarté paraissait confuse,  
l'heure de la nuit est parfumée  
d'astres  
et le silence déserte ta plainte*

*lorsque le songe sanglote  
éperdu, la terre plante  
des brumes tremblantes,  
et le soupir arrache au matin  
sa fine blancheur.*

*Nous sommes constamment au seuil d'une nuit sur le point de se prononcer.  
Qu'étouffe l'absence refoulée, que se dénonce le passé imagé. Que le sol, le  
devenir, l'être écrit, le désir des mots, l'homme vocable, l'oubli démesuré soient la  
mémoire du néant, de la mort et de l'écriture engloutie, hurlait Alem alors que  
l'homme de religion achevait la récitation de ses derniers versets.*

*Je suis tous les mots, le rien et le tout, je suis l'absolu et tout existe par moi, je ne  
désigne que moi dans la poussière du jour, je suis l'objet écrit par soi dans  
l'ivresse de la mort, dans la pensée impensée, dans l'innommable et son appel.*

*Quelle peine m'infligera dieu alors qu'à chaque nuit qui s'immole, je meurs aussi.*

*Ma vie ne suffit plus à la vie. Dans ma solitude, je ne récite jamais la parole de  
dieu, je ne murmure pas les textes du livre. Comment peut-on se suffire à cette  
parole ?*

*Je ne suis pas un guide pour les hommes, je le suis pour moi-même.*

Alem continuait à courir dans toutes les directions et ses phrases devenaient incompréhensibles, plutôt des mots prononcés ici et là, sans suite, interrompus par des hurlements et des rires hystériques :

*Le dire,                    dire... le corps,  
la chair                  souffle du corps, silence  
jouissance              parole, blessure,  
plein de visages nous ont échappé, parler le désir...*

*Mes doigts défont le nœud de ta douleur, il te faudra traverser un jour, sans commencement ni rivage, bordé d'une nuit sans fin.*

*Reconduire le temps au sanctuaire de l'absurdité.  
Retraverser la lumière violette.  
Pousser le soupir jusque dans ses derniers retranchements, disait Beya pour le réconforter.*

*Ô Beya, ma main tiendra la caresse de tes écrits. Sans tendresse, le texte écume le texte.*

*Tout est vain. Le jour, nous ne figurons que dans l'ombre de la prière pour n'être qu'effacement.*

*Il n'existe qu'à la pointe et à la marge de l'écriture.*

*Convoitée, la prière ne préfigure que dans le commencement d'un livre, d'un écrit, plutôt au seuil de l'écrit, celui-là même rédigé par l'absence et l'oubli, disait Alem.*

## L'écriture visitée

Alem le Fou fait de son village un livre, dont les pages sont les murs des maisons. Cela ne dérange personne, sauf que cette écriture est indéchiffrable. Tracée avec du charbon, elle présente une calligraphie particulière. Cela ressemble à des lettres jointes non pour former des mots, mais plutôt des mains, parfois des visages, des corps et des formes multiples d'animaux et d'objets divers.

*Le fou est un être écrit, disait la poétesse Beya. Il rend de ce village un proverbe intraduisible, flottant dans le trône de la raison. Et elle ajoute :*

*Écriture de son corps, de ses plaintes, de l'autre écrit, celui de la démesure, non pour nous ressembler ni pour nous plaire, mais pour être différents.*

*C'est une écriture dans les failles de ce qui ne sera jamais écrit.*

*Notre Dieu est Dieu unique et toute écriture revient à lui, dans sa variété et sa manifestation, il est au-delà de toute forme, proférait l'homme de religion.*

*Que te dire encore, homme de religion ? disait la poétesse. L'écrit n'est qu'une approche de l'écrit voulu. Se dépouiller de soi, du mot, le faire taire ou le faire éclater, se libérer du tracé, laisser errer la parabole pour appréhender, non la vérité, mais approcher le différencié et creuser dans le vide.*

Écrire, c'était sur la terre et c'était dans le sable que le tracé a pris forme pour périr.

Un tracé désignant ses repères et contenant le vide de son signe.

Signe vide, blessé par le symbole qui le désigne.

Il était dit, dans toutes les histoires populaires, que le récit s'achève par cette phrase : « *Que notre parole rejoigne la forêt pour que la saison prochaine nous puissions bénéficier d'une bonne moisson.* »

Ensemencée, la parole dite, prononcée, donne la vie avec soi et l'autre, dans l'incertitude, l'incertain et l'espoir, comme si la parole se voulait un tatouage qui trace sur le corps et la terre, dans le désespoir et le paradoxe, une succession de naissances et de décès.

Alem se mit à rire, tournant autour de lui-même dans un mouvement lent, son corps inscrivait des signes harmonieux et inaccessibles, les mains traçaient des gestes gravant dans l'espace des paroles tant refoulées.

*Chante-nous, Lola Beya, disait-il, raconte-nous le profane et l'interdit, les chemins scellés alors que sur tes lèvres reposent des lys, la tristesse est parfum.*

*Chante-nous, sommes-nous amours punies ?  
Naissance apparente de l'oubli ?  
Le lieu ne suffit plus à la mémoire.*

*Récite-nous la répétition, l'origine du silence, l'ailleurs, la mémoire, l'œuvre première, la chair de la nuit.*

*Rappelle-toi Beya que les éclairs s'exécutent et désertent les jardins aux fleurs blanches, laissant à chaque pétale son secret et à la couleur son doute.*

*Parle-nous ta poésie car que faire de la valeur écrite, elle est rature sur du papier.  
Que faire de la parole de dieu, puisqu'elle est à lui ? Il l'a scellée de son sceau.  
Femme-poète parle nous des mots tatoués dans ton corps, de tes passions interdites, de la douleur d'exister et du doute.*

*Alors qu'il cherchait le pas d'une autre danse, plus circulaire encore, se perdant dans ses obscures trances, Alem disait : Et toi homme de religion, n as-tu pas peur d'autre chose que de dieu ?*

*Je délie mon corps pour qu'il soit une gravure, il te suffira de la regarder par deux fois, peut-être alors que tu nous parleras de tes angoisses, de tes incertitudes et de tes désirs et fantasmes.*

*Sais-tu que dans le souffle de tes invocations, tu jouis, que dans l'eau, les ablutions et la psalmodie, ton corps jouit et désire encore plus ?*

*Écris-nous, homme de religion, parle-nous, mais avec le verbe de ton corps et non celui de ton dieu.*

*Prière après prière.  
Psalmodie suit psalmodie.  
Nom sur nom.  
Ordre et loi se suivent jusqu'à l'évanouissement.*

*Visiter les mots, ne jamais hésiter à s'y arrêter, si douloureux soient-ils, c'est peut-être rencontrer la blessure amère que nous inflige le temps, reprenait Lola Beya.*

*S'introduire corps et âme dans l'écriture, dans le tracé dessiné jusqu'à se confondre avec ses étirements.*

*Devenir la jointure aussi douloureuse qu'errante, qui lie la profondeur et le sang de chaque lettre à son corps.*

*Visiter, revisiter sa peur, le doute qui guette chaque syllabe, chaque lettre et parole, capable de les annihiler ou de les certifier. Il en naîtra des vies, symboles*

*ou tracés se mouvant dans un labyrinthe de sens ou de non-sens.*

*Voir se creuser l'écrit, suivre l'éclatement des tracés, disait Beya, c'est survivre à une blessure ancienne.*

*Interroger la parole sans la ménager, c'est aussi survivre à la vérité.*

*Chaque tracé annonce d'autres tracés, indiquait le Fou.*

*Chaque syllabe porte sa propre racine. Chaque dire est chargé de tant de non-dits.*

*Le visible est invisible à la parole et à l'écrit.*

*Chaque mot voile son propre mot,  
le tracé, son propre désir du tracé.  
Tout est démesurément caché.*

*Fouillez dans l'exil des signes et leur étrangeté, vous obtiendrez un livre.*

*Interrogez l'incertain, criait-il, il tient lieu de miroir à l'interrogation.*

*La nuit interpelle l'intenable raison d'être de toute parole. Elle la côtoie et défait le nœud noué à son vide.*

## Le chapelet des noms

Alors que l'appel monotone des prières se répandait sous la voûte d'un ciel complice, l'homme de religion commençait à égrener un chapelet circulaire. Il nommait les noms de dieu. C'était le chapelet des noms, des noms divins.

Il nommait dieu alors qu'Alem nommait ses morts.

*Nommer pour appréhender, nommer le Divin, disait le religieux, étirer ses noms, interpeller ses morts par leur nom. Entrer dans le labyrinthe de son nom, dans la blessure de l'alphabet.*

*Morts et créateur sont appelés dans un même désert, lieu intime du silence. Retracer les traces du nom dans les empreintes du lieu, disait Alem.*

*A chaque nom visible, on attribue un nom voilé.  
Se détourner, se substituer au corps du nom,  
écrire par la voix, le nom, ajoutait-il.*

*Par les prières, on ouvre les portes de tous les noms.  
Cercle noué au cercle, tel ce chapelet, disait l'homme de religion, nœud noué au domaine de Dieu .*

*Tracer les limites du cercle, autant habiter le royaume de Dieu, de la parole et du nom. Et il nomma de nouveau le divin.*

*Rendre au passé ce qui lui appartient.  
L'image ne sait d'où elle vient ni pourquoi elle revient, récitait Lola Beya.*

*Le nom n'a plus de souvenir de son nom.*

C'était un lieu qui se débattait dans le temps, errait dans sa propre lecture. S'il échouait au bord de quelconque rivage fragile, c'était de nouveau pour creuser dans la limite d'un infini exil.

Creuser dans l'infinie obsession du reflet.

Reflet de l'inaccessible visage où se mire, convaincu, l'espoir lointain de l'authenticité du trait.

Tracé de blessure, écrit de mémoire, le nom fournit un lieu double, l'un habitant l'autre. Demeure où l'empreinte se perd au passage vibrant d'un son ou à l'occasion d'un cri.

*le blé est bleu*



*maintenant*

*les chrysanthèmes  
sont morts  
auprès des dieux*

*la lumière est éteinte  
à sa naissance  
et la lune  
a fleuri*

*il vieillit  
sous les paupières  
d'une forêt  
son corps reste  
ouvert  
aux portes du temps,*

disait Lola Beya, la poétesse.

*J'habite ce lieu double, lieu de passage, clamait Alem, peut-être même m habite-t-il.*

*Ne nous réclamons-nous pas de l'indivisible solitude ?*

*Ne prétendons-nous pas à la même inaccessible transparence, qui au regard de l'autre nous rend totalement invisible ?*

*Au nom, il fallait un visage, un jour et une nuit.  
Une solitude reconnue rien qu'à sa lecture,  
solitude nouée à sa vue.*

*Lecture qui, au cœur de la parole, façonne la douleur d'une absence.*

*Il a fallu que mon nom s'éloigne, s'égare dans les lieux de l'ex-il.*

*Ai-je commis tant d'erreurs au point de le pleurer ?*

*Vue effaçant le destin inattendu d'une présence.*

*Épeler un nom comme visiter l'intériorité d'une nuit, déclarait l'homme de religion,  
comme errer dans le regard d'un œil ou décliner la visite d'un rêve blessé.*

*La mer l'étreint peu à peu,  
usure contre usure, vers l'incertaine pérennité de l'instant.  
Elle le plonge dans une existence scellée à l'errance.*

*Le nom est captif de l'étendue absence et se révèle voilé à toute présence.*

*La présence s'offre au silence, un silence tragique et violent.*

*Silence qui immobilise le visible et voile ce qui s'offre à la voix.*

*La voix s'élève à la gloire d'une prière.  
À l'écoute d'une infinie procession du nom,  
le nom est un visage à l'image du deuil.*

*Souffle l'aridité de ton cœur dans tes mains, homme, et pleure plutôt le sort des humains, disait Alem.*

*J'ai visité toutes les tombes de ce cimetière. Hommes, femmes, enfants, tous différents, croyants ou non, racontent tous la même chose, somme toute, rien.*

*Amour de dieu ou de l'homme,  
vide sur vide,  
solitude ébouriffée de solitude,  
peur traçant dans la chair de la peur une échéance, concluait-il.*

*Dieu manque là où nous redoutons la mort, disait l'homme de religion.*

*Nous ne sommes que le regret de notre propre misère.  
Un souffle qui prend en charge notre fidélité à Dieu .*

*Nous sommes plutôt le visage de l'ineffable mort. Ses rides signent leur figure aux abords obscurs de la nuit, disait Beya.*

*Alem se met à tournoyer sur lui-même, encore et encore, jusqu'à ce que le vertige dénoue le tourbillon de son corps.*

*Sans regret ni remords, quand je danse, c'est pour tracer les blessures qui étreignent vos corps. Je chante pour exorciser vos larmes tant retenues.*

*Sans regret ni remords, je mourus.*

*Mes lèvres ont connu ses versants.  
Mon regard a heurté ses invisibles ramures.  
Temps d'avant le temps.  
Lumière qui se confie à la lumière,  
seul l'arbre le sait.  
Vous attendez la parole par laquelle vous mourrez.  
Moi, je traîne la parole du vide pour continuer à naître.*

*Je meurs de l'inévitable carence des mots, progresse dans l'oubli et l'insoluble absence, traînant la chute de l'acte humain et ses maudites œuvres.*

*Cependant, je lis dans vos réduits troubles, sans me hâter, l'angoisse de la mort.*

*Seulement quand le vide s'étale  
sous les plis d'un nom,  
la question  
accessible,  
cernée de dedans,  
se dévoile.*

*À la faveur de la nuit,  
la lecture se décline,  
des bribes de sensation se dénoncent,  
le temps est circulaire,  
sans suite,  
le vertige s'écrit dans la métaphore  
et la page d'un jour demeure...*

*L'œil s'empare du désert,  
se laisse glisser le long  
des dunes,  
l'ombre se déplie  
sous un soleil métallique,  
accède à l'immobilité  
des sens.*

*Tout était pudeur,  
vie et vide s'accouplent  
dans un ruisseau de silence.*

*Mort et lumière pénètrent  
la chair du sable,  
le grain  
devient linceul  
d'eau flottante.*

*Seul dieu était sans dieu.*

## Gamra

Il faisait pleine lune, un astre en gestation, en attente, dominant la voûte du ciel par sa grandeur, son calme et son silence.

Comme à l'accoutumée, Alem les yeux hagards, vides, où règne un froid de cristal. Immobile, il se tourne et se retourne comme un damné. Il fixe une tombe. Après un long moment, il se décide à parler :

*Je m'habitue mais je ne me résigne pas.*

*Chair et rime résistent à l'ordre.*

*Mots et pierres creusés dans le roc.*

*La douleur s'essouffle et l'énigme demeure une trace intelligible, comme si tatouée, elle ne cessait de nous habiter.*

*Quel froid, criait-il, ta présence est écrasante, Gamra ! Tu es là. Je le sens. Tu m'épies, écoutes et m' observes. Jamais je n'ai recueilli de ta bouche un mot.*

Gamra était belle, elle était la lune dans sa splendeur. Son visage était le temps et ses multitudes d'accidents et de trépas.

*Plus rien n'a d'importance, dit-il, dans la mort banale du corps, tu laisses ce qui t'appartient derrière toi.*

*Le cortège de tes funérailles ressasse ton passé, conspire quant à ton devenir — jamais à venir — des phrases qui auraient pu refaire ta vie ou causer ta perte. Et l'on pense une dernière fois, tout en recueillement, à ce qui aurait pu te sauver.*

*Il faisait un temps d'été ce jour-là. Nous te reconduisons tous, hommes, vers ta dernière demeure. Le ciel était bleu, une vérité irréversible face à la solitude de la tombe et la blancheur de la mort.*

*L'ombre de la tombe s'est détournée du soleil sous lequel tu étais née et qui, désormais, cessera de t'accompagner.*

Toujours sous la houlette des voix évocatrices de dieu, plusieurs mains tendues vers la terre, la mélangeant avec de l'eau. Elles participeront à couvrir son corps. Terre de cendre, terre souterraine d'un ultime baptême. Elle sera conduite par ces mains et cette terre à réaliser sa mort.

Rigueur de la nuit, qui se dépouillant de sa rive, nous reconduit au loisir de mourir.

*Entourée d'hommes, tu nous a quittés. Leurs regards qui, jadis, étaient discrets et que toute femme fuyait par pudeur, t'accompagnaient.*

*Ô Dieu est grand, l'unique, le grand, l'unique, psalmodiaient les voix.*

*Que chaque instant de mon corps se noie dans l'herbe de ton corps.  
Mille et un pas dans la rivière des solitudes...  
Je criais cela à ton enterrement, Gamra, disait Alem.*

*Mains sur mains, psaumes sur psaumes, visage sur visage, aux rivages de ton corps. Tous l'emportaient arrimée à leurs regards.*

*Que cherchaient-ils ? À effleurer ton corps, celui-là même qui s'est détourné de la vie.*

*Le désir est pareil au destin face à la mort.  
Bientôt sur le sol mouillé, dans son odeur fétide, tu te reposeras.*

*À quoi pensait-elle, murmurait Alem, à la maison délaissée, au goût amer de sa bouche enduite d'huile et d'herbe ? Peut-être que sa pensée était si douce et légère. Un foyer si vide de pensées.  
Devinait-elle, en ce jour, tous ces regards qui se posaient sur son corps ?*

*Les hommes habitaient ton corps, et celui de la mort, et ne voulaient pas se départir d'une croyance qui tente de recréer dieu, pensait Alem.*

*Douce de délices, voilée de regards, tu glissais vers le seuil.  
Jamais une femme n'a autant été entourée d'hommes, touchée par autant de mains tremblantes et anonymes, la précipitant dans la tombe.*

*Elle était belle, souriante, se laissait aller à dire Alem, femme ivre d'éternité, elle avait bâti des espoirs énormes, au sein d'une terre aride où ne poussent que des épines. Inlassablement, elle avait repoussé les violences de la solitude.*

*C'est au moment culminant de sa vie qu'elle est morte.*

*Faut-il laisser la douleur voler en éclats jusqu'à perdre toute certitude ?*

*Drapé d'un linceul coloré, son corps étendu à même la terre, disait davantage sa beauté en se taisant. Un corps nomade, tant désiré, convoité — et sans doute le demeurerait-il encore —. Ses gestes s'écrivent dans l'air parfumé d'encens, sa voix, poussière éternelle, se dépose infiniment légère sur le sol foulé du cimetière.*

*Plus légère, tu nous a quittés pour les territoires de l'infini béant. Épuisée, tu venais juste d'enfanter et de sécher tes larmes.  
Abusive violence, mortelle rupture.*

Un sinistre destin était à ton chevet.

*Ton regard était un vaste désert où errent encore nos pensées.  
Tu disais souvent : quelle part me revient de cette vie si souvent inassumée ?*

*Croire encore, murmurait Alem, en la fragilité du vide, de l'humain et au mortel  
parcours des rides.*

*Ton corps venait juste d'être soulevé par d'innombrables mains affolées, spirale de  
prière, danses des corps, toutes le soutenaient de partout, se bornaient à te glisser  
dans la tombe.*

*Il n'y a point de mains innocentes.*

*Ton corps enveloppé, emmaillotté, n'appartenait plus ni à la vie, ni à la mort, mais  
plutôt à toutes ces mains tendues, à ce cortège d'hommes dans ses ardeurs à le  
soutenir.*

*Un nom qui conserve sa plurielle discrétion.  
Je m'attarderai sur ton silence, Gamra, gémissait Alem.*

*Il manque à ta nuit un nom, disait Lola Beya.  
Chacun de tes mots est un glaive planté dans la douleur.  
Chacune de tes paroles est retranchement entre aube et argent, en glissant vers la  
sanglante ambiguïté d'être.*

*Des murs, des pierres, des tombes, des ombres, un vent et un ciel qui gardent un  
dégout amer pareil à l'éternité, ajoutait Lola Beya.*

*Et elle continuait : Sommes-nous amour puni, naissance apparente  
de l'oubli ?*

*Le lieu ne suffit plus pour la mémoire.*

*Notre parcours demeure une inclinaison, un paysage où se creuse l'errance.  
Il efface les présences par les présences.*

*L'homme de religion n'arrêtait pas d'égrener son chapelet et de murmurer de  
temps à autre :*

*Nous nous égarons à vouloir atteindre les syllabes du nom.*

*Nous nous obstinons à vouloir atteindre Dieu,  
l'infinie absence de nous-mêmes.*

*Destinés à demeurer énigme, noués à l'énigme, nous errerons parmi les cimes de  
l'inconnu.*

Puis il reprend son chapelet, obéissant et soumis, il s'enfonce dans le parcours du nom, il sonde les noms de dieu, étale ses prières dans un refrain, jusqu'à atteindre le souffle hilare du divin.

Le temps et l'espace, truqués, le religieux se laisse aller à l'évanouissement.

*Chapelet des noms, collier du nom, cercle dans le cercle, demeure d'un nommé nomade, nomade de l'absence. Pour nous, il n'y a plus de retour, hurlait Alem.*

Et Lola Beya de réciter :

*Nomme le silence,  
tout le silence, il épellera un nom invisible,*

*lis dans ce que t'offre la nuit, l'œil qui voit est aveugle,*

*l'arbre devient nuit dans la nuit  
et bientôt son encre abritera ce nom.*

*Chimère qui nomme la mer,  
nuit insolente, nouée aux étoiles,  
je t habille d'herbe et de cendre,  
disait-elle.*

Taciturne et fatale, Lola Beya continuait l'air désabusé :

*Un chapelet d'ombres parfumé d absence jusqu à la jouissance.  
Le nom était nu,  
sa solitude guettait la mort,  
alors que l appel monotone s'accorde  
aux sanglots.*

*Infinie résonance du nom.  
Insaisissable lieu.*

*Le chapelet des noms étale sous nos paupières un avant-désert qui nous parle.*

*Seul le nom de Dieu se laisse approcher, disait le vieux religieux.  
Que viennent en vague nos noms,  
ils ne seront pas les uniques amours.  
Au tournant d un murmure, un Dieu a épelé le nôtre, un semblant de nom.  
En vérité, c'était le sien.*

Une blessure voilée dans son désir d'éternité.

Sans perdre de vue son chapelet, le religieux continuait :

*Au moment où le tombeau viole le signe,  
lorsque le temps efface de sa main toute écriture humaine,  
auprès de l'aube, là devant, se réjouit la pâleur d'aimer mourir.*

On entendait Alem hurler, alors qu'il dansait sur les tombes avoisinantes, se frottait contre le sol et se tordait sur lui-même.

*Corps sous corps,  
le temps, l'espace et le centre  
se réjouissent d'éclairer les corps.*

Et il ajoutait :

*Illusion divine que de croire à la fêlure du nom.*

*Souffle de conquête,  
souffle d'écrit violenté de plaisir.*

*Cécité du vide et du dedans, avait-il écrit sur le mur, beaucoup de noms ont péri  
dans le signe, dans la romance du symbole.*

Les noms de dieu, ici éparpillés, évoquent la jouissance.

Vers d'autres lumières écrites,  
sur les pages du destin que se refusent les rimes.

Dans les lacunes du nom cessent les prières.

Et Lola Beya d'ajouter :

*Invocations et incantations se déploient sous une blessure noyée.*

*Dans le tracé du parcours,  
le nom vit sa nuit dorée — la plus belle — quand il s'inscrit dans l'inaccessible  
lumière du nom.*

*Histoire d'un nom.  
Histoire d'un dieu.  
Dans le désert du récit, histoire de réparer l'oubli.*

*Histoire de blesser encore la blessure, rédigeait Alem sur le mur du cimetière.*

Le nom rédige son corps.

Vaincre le déploiement du vide.  
Vide saisi de la mouvance d'une appellation géométrique,



lorsque, dit-on, résonne, seule, une prière dépouillée.

Doublement scellés étaient les écrits.  
La quête du nom demeure un cheveu blanc.

Circularité qui a pour objet le plaisir et la saveur de l'énoncé.  
Signe renfermant le vide  
et traçant la douleur du vide.

Et la voix d'Alem se lézarde, ronronne et chante :

*Gamra,  
accueillir l'oubli.  
Il te ressemble dans les saisons.  
Il détourne tes mots de l'absence du temps.  
Je rendrai les mots.  
Je glisserai ta présence oblique  
dans la parole dérobée.*

*Comme si je laissais venir l'oubli à mes tiroirs.*

Un vieux sage avait recommandé d'inscrire ces quelques mots sur sa tombe.

*Le texte se délivre de ses impératifs et le nom n'occupe plus que la demeure de la réserve où il peut se démettre de sa mission.*

Pris dans la clôture du corps, sans issues possibles,  
désormais le nom répond de son passage.  
Signe errant mais lisible et quelque peu écorché,  
il tient en son sein une solitude échappée à la violence de la parole.

*Atteindre le centre, disait Lola Beya,  
le souvenir du récit...*

*atteindre le centre,  
le souvenir du récit,*

*creuser dans l'enfance un paysage  
incliné,  
se préparer à creuser dans l'errance,*

*je me prête à la dilapidation de la nuit,*

*conquérir son espace, ses repères  
qui s'attirent et se repoussent.*

## Rêve écorché

*La nuit sème un froid qui attend, écrivait Alem.*

*Le parcours se fait jardin de lumière pour interroger nos rêves.*

*Dans chaque rêve, il y a le silence d'un autre rêve, inscrivait-il.  
Hôte de l'absence, la présence est à l'image de la nuit.*

*Un rêve qui se confie à un autre rêve.*

*Le regard de l'autre est un miroir où se lit notre visage.*

*Un visage sans matin, voilé par la mort.*

*Une image perdue, captive de son reflet.*

*Insaisissable parcours.*

*La nuit ne se mire que dans la nuit, nuit jumelle,  
amante de toutes les nuits.*

*Sa nuit sera toujours séparée de la nuit et son silence porte toutes les nuits.  
Un silence d'ailleurs.*

*Son absence est à la mesure de son intériorité,  
pour elle seule, sculptée.*

*Le lointain d'où elle vient, les chemins innombrables qu'elle a empruntés ont  
sculpté sur son visage un texte, un récit amer.*

*Un océan de blessure  
un ciel d'histoire  
un vent d'usure  
un désert de mots  
des pages de rêverie à distance.*

*La nuit est une œuvre cisailée dans un jour  
d'absence, ajoutait Lola Beya,  
à la recherche d'un commencement, le début d'une négation.*

*Quand commence la nuit, s'exile la lumière,  
sans repousser son passé d'avant la naissance.*

*L'errance reste une demeure sans réponse,  
il n'y aura ni délivrance, ni quiétude.*

*Chercher son visage, fouiller le corps et son histoire.*

*Retrouver son nom,  
celui qui n a été prononcé qu'injustement,  
enfanté par sa propre naissance.  
La parole réinvente la lettre ultime  
le corps et la mémoire, disait Lola Beya.*

*Dans la nuit se multiplie la blancheur du jour,*

*chaque pas est l'interrogation du vide.*

*Quand la nuit ouvre ses racines  
aux chants de l'errance,  
l'image ne sait d'où elle vient,  
ni pourquoi elle revient.*

## Dans la tendresse d'un linceul

*Perverse ou tranchée  
somme des ténèbres intérieures  
glissement du temps  
la nuit à laquelle appartient ce lointain de tout,  
avait écrit Alem.*

*Tu es démesurément fou, déclarait l'homme de religion. Nous ne savons s'il faut t'écouter ou te craindre mais, je sais que nous t'aimons, tu es notre fils.*

*Si vous craignez dieu, alors, il faut me craindre, car je suis dieu. On ne se prémunit contre dieu que par dieu. Je suis un spectre, un voleur des âmes, hurlait Alem, je suis une manifestation satanique...*

*Je suis une présence par qui et contre qui on vit...*

*Renoncement, adoration, fortification, tourment,  
repentir, dévotion, obéissance, ce sont des actes qui proviennent de nos  
cauchemars d'être.*

*La forme craint la forme et le nom atteint son lieu.*

*J'erre pour moi-même et pour la blessure que m'inflige votre raison.*

*Je meurs de ma folie et d'autres naissent de ma déraison, criait Alem.*

*Seule l'abondance du sable et son évanouissement m'offre de croire.*

*Écrire le désert du verbe, rédiger le texte dans le vide du corps pour encore croire,  
disait l'homme de religion.*

*Dans la solitude de l'écrit,  
dans le doute d'exister et de croire,  
chaque parole est un glaive planté dans l'interrogation du vide, ajoutait Lola Beya.*

*L'aridité des croyances me nourrit de son manque inlassable. Mes lèvres  
embrassent leurs écrits, goûtent à leur moisissure et ressassent discrètement leurs  
failles, murmurait Alem, le bras levé au ciel.*

*Crains Dieu, fils de malheur, disait l'homme !*

*Quand l'homme saura qu'il est éternellement seul, il croira sans blessure, protestait  
Alem.*

*Seul dans sa solitude, errant dans son errance,  
il demeure un chemin accessible à l'infini du temps.*

*Des murs, des pierres, des ombres, un vent et un ciel,  
tous clôturent un livre qui garde un dégoût amer, pareil à l'éternité.*

*Mon cri déserte son cri, il habite sans relâche le nid d'une mort amoureuse de  
l'absurde, concluait Alem.*

*Nous n'inquiétons ni la lumière, ni le jour,  
indifférents à la nuit, nous n'avons qu'un bref instant pour douter, disait Lola Beya.*

Et elle ajoutait :

*La nuit est une faille où la blessure est révélée.*

*Quelconque lieu de repoussoir, elle cisaille le corps qui s'interroge.*

*Si frêle présence,  
l'inaudible absence.*

L'œil d'Alem s'exprime en murmures,  
reflet d'un visage affaibli d'étrangeté.  
Seul, il se répète dans son propre reflet.

L'oubli se dérobe aux eaux de l'oubli.  
Peut-on oublier sans l'oubli ?  
N'oublier que la présence, si proche, de l'oubli ?  
Autant que la nuit, l'oubli est le seuil du ciel.

Les champs des étoiles avaient brûlé et les océans avaient retenu l'absence  
captive, au centre du regard.

Un regard religieux.

A l'écart de l'absence, oublier pour encore se souvenir. Léguer l'oubli à  
l'indéfectible serment de la mémoire.

Toucher l'oubli de la présence de ses mains — le couvrir de la tiédeur de la  
mort — .

Il est le visage, le corps et l'ombre de l'absence.

Dans son parcours, toute chose se rédige par elle-même sur les traces d'une  
blessure et se sculpte sur son sourire hésitant, sa parole frileuse et son allure  
décontenancée.

Il fait de chacune de nos nuits, un jour. Un jour qui précède la pensée, qui  
devance l'advenue. Il fouille dans les présences, les traces de son passé, lit  
dans ses mains le délire de la nostalgie.

Sur les pierres, il pose son regard absent, recherche des mots invisibles, un récit qui ressemble au sien.

Une présence articulée au glissement des saisons, il porte à sa bouche le goût de la pierre et dans ses yeux se creuse la blessure, blessure d'un océan sans rivages.

Il dit que chaque jour est un quai où dérivent d'invisibles présences en partance vers un vide qui soutient le monde.

Les mots se perdent dans le secret et la mort se révèle au bout du récit.

*Ô Gamra !*

*Le lendemain de tes funérailles, des hommes de loi ont ouvert ta tombe, des rumeurs disaient t'avoir entendue hurler et gémir durant toute la nuit.*

*On t'a trouvée morte, certes morte, mais accroupie et enveloppée dans ton linceul jusqu'à la taille. Tu avais griffé ton visage jusqu'au sang.*

*Tu protégeais ta pudeur, seule dans ta tombe, tu venais de mourir une deuxième fois.*

*Il manquera à ta vie un jour, reprenait Alem.*

*À celui qui s'agenouille, la nuit porte la piété à son visage.*

*Sous l'arbre, aux crépuscules violets,  
fleurit ta mort.  
Et ma parole témoigne de ton silence.*

*Pilier de lumières,  
sous l'aube,  
la vie demeure inachevée.  
Il lui manque des branches.*

*Le raz de marée se consume aux rivages de ton tombeau. La mort garde le goût salé de la mer et la vie demeure insuffisamment insuffisante.*

*Nos corps renferment la moisissure des solitudes et seront arrimés à des falaises d'oubli.*

*Je hurlerai sans cesse et lirai dans les entrailles de nos corps le mot blessure.*

*Si vides sont souvent nos vies que le regard devient sanctuaire de l'absence et le visage, splendide désert inaccessible.*

Parvenu à un silence aussi écrasant, le récit, davantage énigmatique, bâti dans ce temple qu'est la providence, devient lieu où on se laisse oublier...

Loin de la parole d'Alem, de la poésie récitée par Beya, l'homme religieux continuait à citer avec une rigueur aveugle, les noms divins, dieu, l'unique, ... le victorieux...

Présence divine et vision directe affirment la vérité de sa croyance, le chapelet devient le lieu où dieu se révèle à l'âme de son croyant.

Ce qui était voilé désormais, devient limpide, dans la contemplation et le repentir.

*Écoutez-le et taisez-vous : peut-être vous sera-t-il fait miséricorde,* récitait l'homme.

Le vieil homme pénétrait dans les noms divins, une psalmodie circulaire, cherchant son contenu, dévoilement où le croyant se livre à une sorte d'extase divine.

*Comme est immense la présence de Dieu, en laquelle nous nous unifions,* concluait-il.

Alors que les noms divins retentissaient révérencieusement, Alem murmurait ceci :

*Nous sommes un chemin voilé, inaccessible à nous-mêmes. Celui qui le dévoilera apprendra, qu'à lui tout seul, il est dieu.*

*Je poursuivrai l'inaccessible épaisseur de la folie, joyaux de la métaphore, vos demeures abritent l'invisible.*

*Je chanterai tous mes pleurs, danserai toutes mes larmes et dévoilerai tout mon corps, sauf ses séquelles intérieures.*

*J'emprunterai au ciel un linceul fait d'aube argentée et à la terre ses profondeurs manquantes.*

*Je vous dirai la parole invisible,* disait Alem.

*Le blé est bleu, maintenant,* récitait Lola Beya, *les chrysanthèmes sont morts auprès des dieux.*

*La lumière s'est éteinte à ta naissance et la lune a fleuri.*

*La transparence de l'eau et de l'horizon s'empare des mots jusqu'à rendre la douleur abondance,* continuait Lola Beya.

*Ô Gamra, nous sommes assis en vis-à-vis, le vent*

*parsème tes mots qui s'entassent en feuilles  
mortes,  
avec des gestes blessés, j'en ramasse quelques-  
unes, je les cloue aux pans de ces murs.  
Elles demeureront des mots à venir.*

Alors Beya sourit et lui dit : *Les astres portent les mots manquants, préludes de  
l'aurore.*

*En face, la nuit,  
dans tes mains des plaintes et les pétales sont miroir.*

Et Alem d'ajouter :

*Le silence s'est étalé sur tes pétales, Gamra,  
sous l'écorce de la nuit, ta beauté inexpriée  
s'effeuille.  
Pour chaque pétale, un regret,  
un rire doux, immortel, à la lisière du lendemain.*

Il commençait à hurler :

*Juste un jour... désobéissance...  
juste un jour, désobéissance...  
dans ta bouche, des vitraux...  
les ronces sont destin... sont destin.*

Choses furtives, la vie ne donne que d'elle-même et la mort ne prend que  
d'elle-même.  
Toutes deux ne recouvrent qu'une blessure.

Que l'œil soit,  
il déjouera la nuit  
encore insuffisante.

Un paysage où se creuse l'errance.

*Demeurant dans la brise de la plainte, disait Beya, tu entendras la lumière se  
repentir.*

*Vos inquiétudes m'inondent d'espoir et vos réminiscences plantent les arcanes de  
ma folie.*

*N'ayez peur ni du vide ni de l'oubli, j'ai bu à leur sein, j'en garde l'ivresse du  
désarroi.*



*Dans cette ivresse même, je préserve jalousement la liberté de naître et de mourir.*

*Gardez-vous de dieu, s'écriait-il, gardez-vous de dieu ! Face à vos désirs, il attelle un regard diaphane et la mort étreint vos demeures.*

*Ton écriture a ensoleillé le mur en deuil.  
Partout, elle suspend son glissement sur des lèvres indécises.*

*Alors que la lune est en berne et que les pétales s'ouvrent à tes pas, tu souris aux verbes, aux mots, à l'œil qui ne voit, aux mains qui saignent de délires.*

*Tu protèges le vent des rires de l'éternité et tu fais du village un livre millénaire.  
Fasse que ton jour vienne s'arracher à l'unique soupir, concluait Lola Beya.*

*Un soleil enflammé sorti à peine de la nuit inonde la mer de sa couleur violette. Une aile de la nuit bleutée, sans voûte, s'en va nonchalamment et annonce un jour sans réalité.*

*Seule la blancheur des vagues dans l'aube se répétait, unique prière pour un rivage écumant la solitude.  
Seul un bruit frappant sans cesse au seuil de la nudité épelant un corps.*

*Sans souvenir, la mer emporte mon corps et mon silence dans les pages de ses vagues.*

*La trace demeure dans l'eau amère. Un temps dans le temps, trace effaçant la trace, vague dans la vague. Une insoutenable blessure, disait Beya.*

*Dans l'œil se surprend la parole exacte.*

*Le texte est arrêté.*

*Écoute l'ami, disait-elle, toi, celui dont j'ai oublié le nom.*

*Quand la parole n'a plus à nous raconter, quand la lumière n'a plus à nous apprendre, quand les larmes n'ont plus à nous venir en aide et que la nostalgie déserte les arcanes de nos monuments, que peut-on faire ?*

*La faiblesse du destin et le parcours incertain de la nuit nous départagent.*

*Quand l'ombre nous sépare et nous pousse aux derniers retranchements, nous savons qu'encore à chaque nuit, nous nous quitterons sans réponse ni promesse.*

*Dos à dos, la mort nous rassure et tu promettais de nous dire la lune.*

*On s'est vu mourir dans le regard de l'absence mais on se rappelle tour à tour que nos noms parcourent une voie circulaire, sans suite.*

*Soufflé dans la présence, toujours volée, le temps clôturé le champ de la blessure et la douleur creuse des mots rimés en silence.*

*Sous le regard de nos corps, nous avons tracé ensemble des rires hilares, des signes feutrés. Nous avons traduit jusqu'à la dissolution, les griffes de l'absurde.*

*L'air laissait flotter les proverbes enfouis dans nos gestes et regards.*

*Nous creusions à la nuit sa tombe et nous cousions dans la tendresse de son linceul les jours futurs, concluait sèchement Beya.*

*Suite de fragments, il a suffi d'aimer l'errance, murmurait-elle.*

*Inaccessible blessure, inextricable jour de la nuit, ombre aux crépuscules de l'oubli. Nœud noué au désespoir, vain et transparent, pyramide où s'achève le signe, proférait Alem.*

*Réinventer la lettre, porter à son berceau le souffle de la jouissance.*

*Porter à sa chair, la force de la douleur et de la joie.*

Le nom n'avait plus souvenir de son nom.

La parole narre son évanouissement.

Le texte absout son effacement.

Alem avait perdu son nom.

Étrange nom,  
au-delà des syllabes,  
au-delà de la douleur  
et de l'oubli,  
il ne survit que sur des lèvres écorchées.

Réinventer le nom,  
réinventer la lettre ultime,

et commander ses funérailles.

Là-bas sur la tombe,  
la pierre blanche,  
vêtue de naissance,  
est devenue jardin de miroir.

## La peur se fait prière

Alem était parti chevauchant des nuits immenses, dans une procession chaotique. Multipliant des gestes qui traduisent sa haine, déchirant des silences qui gouvernent les hommes et la lumière qui les rassemble.

Il ajoutait le temps au temps et donnait à l'herbe sa parure de toutes les solitudes. Il s'écroulait de temps à autre. Ses yeux étaient à jamais ouverts sur l'étendue misère des humains, celle-là même qui constitue illusoirement leur grandeur.

Alem tenait dans ses mains jointes des rires, des délires, mêlés à des visages où figurent misérablement les traits de la tristesse et de la peur.

Persuadé de la pauvreté humaine, Alem éprouve du dégoût et, en désespoir, épouvanté, se débat avec ses mots, avec les chants qui résonnent dans sa tête. Les paroles amplifient par leur présence ses grimaces.

Aux prises avec des fatigues fréquentes, Alem, immobile. Sur ses lèvres se dessinent des ailes d'argent, se tracent la nuit et le jour. Les pierres chues dans l'eau des rivières, le soleil volé à la nuit, les oiseaux qui trébuchent dans la lumière du jour, tous lui annoncent qu'il faut boire à la source de toutes les choses. Que faute d'ombre, il lui faut encore parcourir le feu, le ciel, dévoiler l'énigme des rêves, effeuiller les marges blanches de la raison et que sur les rivages taillés dans l'eau, la sève de la raison manquera encore son jour.

Les mains jointes, l'œil à jamais hagard, il tournera le dos à la mer de crainte qu'elle ne le séduise.

Il tiendra l'errance pour coupable et glissera son sourire sous la brume de l'apparence.

Criant très fort, il se mettra à tourner autour des paroles que sa fièvre provoque. Il emportera la sève que lui fournira la lumière pour nommer librement les choses et boira à l'eau morte des saisons.

Il ne retiendra que la soudaine ressemblance du temps. Et son attente ne pourra imaginer d'autres désespérances.

Il retiendra la vie, l'amour et la mort en échec.

Il partira, un mot devant l'autre et sa voix s'alourdira jusqu'au recommencement.

*Si tu portes en toi la folie, celle-là qui te consume et te lie, confie-la au plus bas du silence, car lui seul sait le dire, disait Lola Beya.*

*Dans l'herbe, la terre et la mémoire que je fouille de mes mains nues, sans rien abîmer, la douleur la souffrance et le désir se sont assoupis, comme si en attente d'être exhumés, ils s'étaient dérobés aux regards.*

*Regards de fleurs qui retrouvent la pluie. Rêves inconnus retrouvant le jour errant. C'est par ce jour que la parole s'est dérobée, ajoutait Alem.*

*Ô Gamra, ô souvenir, j'ai régné sur la nuit comme autrefois sur les tombeaux. Les corps se déroulent dans des suaires nocturnes, les arbres avides d'ombre grimpent sur le marbre du ciel et mon visage et celui de tous les autres manquent de poussière. Ô Gamra, j'attends que le tien, au plus profond de l'abîme, creuse mon corps.*

*La mort comme la nuit porte en elle l'aube de la vie éternelle, disait l'homme de religion.*

*Alem était parti en criant : Je choisirai ma mort à la mesure de mon personnage, mais avant cela, je me séparerai de la parole.*

*Homme enchaîné, captif de la passion, l'amour et la joie éternelle, il n'y aura ni dernier charme, ni généreux bonheur, ni d'au-delà de la mort.*

*Les forces invisibles existent sur terre et pour la terre. Le mort est mort, disait-il, le mort est mort.*

*Et l'homme religieux de murmurer : Louange à Dieu, maître des mondes.*

*Les affres de l'éloignement de Dieu sont parsemés de trépas.*

*La création prend le corps à l'origine et ce ressac d'être nous réserve d'imprévisibles enchevêtrements, murmurait Lola Beya.*

*Page blanche, nous demeurons dans l'affligeante circularité de la vie.*

*Écriture à venir, dans l'ombre du souvenir.*

*Et peut-être une brève étreinte du vide s'obstinant à atteindre le sens, disait-elle.*

*Et bien avant, poétesse, déclarait Alem, l'infailible poussière qui soutient la mort et ce lieu qui retient la nostalgie.*

*La vie et la mort, affolées, s'en prennent au mât de l'absurde.*

*Seule et immuable, la peur se fait prière.*

*Le regard qui attend l'aube est errant,  
enlace l'horizon de sa tiédeur  
et se pend à sa peur, concluait-il.*

Et Lola Beya de continuer,

*La parole demeure un regard,  
un visage autre,  
une parole d'oubli,  
une nuit qui mûrit dans d'autres cris.  
Sans refuges ni versants,  
sans herbe ni pierres,*

*seulement une prairie qui flotte.*

*À l'angle du silence sanglote le non-dit,*

*à l'orée du rire, des larmes,*

*et le verbe dedans  
la nudité porte son aridité.*

*Du corps qui fouille le mot,  
effeuille son écorce,  
épelle son omission,  
il ne demeure que le lieu.*

*Sans dire,  
subsiste  
l'ancien,  
l'irréductible mort*

*l'absence minait l'effacement,  
et que dire des temps qui récusent  
la plume d'une vie.*

*Les lumières sont éteintes auprès de dieu, disait Alem.*

*Les rivages sont  
de sang  
les écumes d'argent  
j'ai des fleurs d'acier  
pour ton retour.*